

Arlette Farge, *Le goût de l'archive*

Alain Corbin

---

**Citer ce document / Cite this document :**

Corbin Alain. Arlette Farge, *Le goût de l'archive*. In: Annales. Economies, sociétés, civilisations. 46<sup>e</sup> année, N. 3, 1991. pp. 595-597;

[https://www.persee.fr/doc/ahess\\_0395-2649\\_1991\\_num\\_46\\_3\\_278966\\_t1\\_0595\\_0000\\_000](https://www.persee.fr/doc/ahess_0395-2649_1991_num_46_3_278966_t1_0595_0000_000)

---

Fichier pdf généré le 12/04/2018

## Comptes rendus

**Arlette FARGE**, *Le goût de l'archive*, Paris, Le Seuil, 1989, 156 p.

Dans ce petit livre important, Arlette Farge a entrepris de mêler inextricablement l'évocation de l'expérience névrotique du chercheur à l'intérieur d'un dépôt d'archives et la réflexion sur le travail effectué en ce lieu de silence. La quête de l'historien, décrite par Arlette Farge, est indissociable d'une expérience vécue. Elle renvoie aux pratiques de l'école primaire. Elle est faite de recopiage et du plaisir que celui-ci suscite dans l'esprit du chercheur ; lequel sait bien, toutefois, qu'il lui faut résister à l'autosuffisance de la source ; qu'il doit en permanence interpréter, c'est-à-dire prendre de la distance. Trop absorbé par le document, il ne saurait plus comment l'interroger. L'historien construit ; il lui faut sans cesse réorganiser.

Le déroulement infini du geste de recopiage autorise un autre travail, intérieur celui-là ; cheminement pénible vers l'émergence du problème plutôt que vers sa solution. Ainsi se dessine le paradoxe souligné par Arlette Farge : la qualité, le génie propre de l'historien ne résident pas, en

dernier ressort, dans le goût que celui-ci éprouve pour l'archive ; bien que le renouvellement du contact avec le document lui soit indispensable. L'essentiel pour lui, dans l'entraînement même du travail de construction, est de préserver sa disponibilité.

Dans la trame peu prétentieuse de ce livre de petit format, Arlette Farge se raconte ; ici et là, elle enrichit son récit de propos stimulants qui suggèrent au lecteur le désir de dialoguer avec l'auteur. Ainsi, se trouve incidemment soulignée l'importance du repérage du manque. La détection de celui-ci permet en effet de déduire les procédures qui l'ont créé ; elle autorise de percevoir les rapports de pouvoir, fussent-ils insidieux, que ces procédures traduisent.

Quand elle parle d'archive, Arlette Farge entend document judiciaire. Elle aime à énumérer la richesse particulière. Ce qui est dit lors de l'instruction comme à l'intérieur du prétoire ne résulte pas de ce prétentieux désir de se dire qui produit le récit autobiographique ou le journal intime. L'archive judiciaire ne propose pas — excepté *in fine* dans l'acte d'accusation ou dans la plaidoirie — une présentation organisée et

## COMPTES RENDUS

continue d'un réel ; elle ne contient que des fragments ; et l'historien se demande comment laisser monter le sens au cœur d'un tel amas, dont aucun des éléments ne saurait être, à lui seul, significatif.

Deux points, à mon sens, suscitent le débat. Arlette Farge condamne toute tentative d'identification de l'historien à l'objet de sa recherche. Avec raison, elle rappelle l'impératif de la distance. On peut toutefois penser, comme naguère Lucien Febvre, que celle-ci se trouve paradoxalement facilitée par l'intensité de l'effort accompli en vue de pénétrer la personnalité de l'autre ; en bref, par un certain mode d'identification.

A juste titre, Arlette Farge se méfie du florilège. Quelques citations éparses ne constituent pas la preuve du statut majoritaire de ce qu'elles énoncent. Reste que le rôle et l'usage de la citation varient selon l'objet ou, plutôt, selon le dessein de l'historien. Pour qui s'efforce de repérer les émergences, de délimiter les frontières du pensable ou de l'éprouvable, le florilège de citations peut mettre en évidence la modification des contours de l'indicible, l'apparition de formes d'émotions ou de représentations, l'irruption de façons neuves de penser, exprimées dans la trame d'un discours minoritaire. La stricte quantification ne s'impose qu'aux historiens dont l'objet est de mesurer la diffusion, la propagation, d'établir le partage entre le majoritaire et le minoritaire, le fréquent et le rare.

Arlette Farge, qui donc a choisi de parler de l'archive judiciaire, s'emploie à en détailler la spécificité. Ce type de documents oblige « à faire du dérangement et des ruptures une grammaire » (p. 58). Lieu du conflit, de la gesticulation, du pathétique, l'archive judiciaire bruisse de la haine, de la vindicte, de la jalousie. Sur-tout, elle est fêlure, brèche qui révèle les profondeurs. Elle correspond à ce que, fondamentalement, recherche l'historien : la saisie fulgurante, la mise à nu inespérée d'une chair pétrifiée par le temps. Une telle résurrection de débris de rêves, de fugitives manifestations du désir, d'expressions ins-

stantanées de choix et de refus invite l'historien non pas tant au récit organisé qu'à la réflexion suscitée par la « dramaturgie du réel » ; dans l'espoir d'extraire de celle-ci non la vérité mais de la vérité.

L'archive judiciaire permet, à sa manière, de percevoir les procédures de construction de l'événement ; elle constitue une source magnifique pour qui se préoccupe de découvrir comment une population se pensait, se représentait le monde, percevait les événements, ressentait les émotions. Elle aide à découvrir la façon dont, par la parole et sous le regard de l'autre, les individus se forgeaient une identité. En bref, elle est voie privilégiée d'accès à ces systèmes de représentations dont l'étude constitue désormais un préalable indispensable à toute quête historique un tant soit peu exigeante.

Mieux : ce type d'archive, souligne Arlette Farge, autorise le repérage de discours, de modes de penser, de conduites autonomes qui dessinent de multiples systèmes de rationalité. Tout cela conduit à une histoire faite non de moyenne, d'équilibre, mais du heurt de logiques dissemblables. Ainsi se rétablit une cohérence au sein d'un matériau émietté ; ainsi apparaît du sens où tout ne semblait que confusion. Ainsi se cristallise une histoire d'un social en permanente production ; non pas décrété initialement, figé par les *a priori*, mais saisi dans sa dynamique. Arlette Farge entend être à l'écoute de ce qui, continûment, s'accomplit, se transforme à l'intérieur des relations sociales. C'est ici qu'intervient la rumeur, en perpétuelle élaboration au sein des classes populaires, attentives à ce qu'on ne veut point leur dire, désireuses de combler ce manque par l'élaboration d'un système autonome d'explication.

Dans ce petit livre, on l'aura compris, il ne s'agit pas d'archive-reflet-du-réel, dont on attend la production d'un récit tout élaboré ; encore moins d'archive preuve, dont la fonction est d'étayer une hypothèse ; mais d'une archive matériau qui impose l'invention d'un langage qui

s'adapte à elle ; qui autorise une quête en profondeur sans que le chercheur prétende épuiser le sens du document.

Ne rien réifier, ne rien clore, garder le « goût de l'inaccompli », marquer les « lieux où le sens s'est défait », « produire du manque là où régnaient les certitudes » : voilà ce à quoi invite fondamentalement l'auteur de ce livre. Arlette Farge prône une histoire qui privilégie l'absence, le vide, la brisure, le dépérissement du sens, la déconstruction, le refus de la stérilisante clôture qu'impliquent le tableau comme le récit péremptoire. Elle invite à une histoire qui serait quête de l'entrelacs des logiques qui fondent à la fois les représentations et les conduites. En bref, un livre magnifique, obsédant, indispensable aux historiens las des certitudes illusives.

Alain CORBIN

**Gilbert SIMONDON**, *Du mode d'existence des objets techniques*, Paris, Aubier, « L'invention philosophique », 1989, XIV-336 p., 15 pl. hors texte.

Gilbert Simondon (1924-1989) aura été l'homme d'un seul livre. Non pas qu'il n'ait écrit que celui-là. Mais c'est par celui-là qu'il aura marqué la pensée, non pas de son temps, qui ne l'a pas vraiment reçu, mais des temps à venir, qui, il faut l'espérer, lui feront un meilleur sort. Pour l'instant, *Du mode d'existence des objets techniques* est un peu un livre-culte, comme on dit de l'autre côté de l'Atlantique. Le fait qu'il en soit à sa troisième édition — les précédentes sont de 1958 et de 1969 — ne doit pas faire illusion : l'ouvrage fonctionne encore comme un signe de reconnaissance entre *happy few*. Il suffit d'évoquer le destin tout différent de l'œuvre d'un Leroi-Gourhan pour s'en rendre compte. Les deux œuvres sont contemporaines, elles sont d'importance équivalente, et il y a même quelques raisons

de penser que c'est celle de Simondon qui est la plus originale et qui ouvre le plus de voies nouvelles. Et pourtant, c'est celle de Leroi-Gourhan qui, depuis un demi-siècle, tient la vedette. Il est permis de s'étonner de cette incapacité apparente du public intellectuel, dès lors qu'il s'agit de technique, à absorber plus d'un auteur à la fois.

Je n'essayerai pas de résumer ici une œuvre qui exigerait au contraire d'être explicitée et développée. Car comme le fait observer à juste titre John Hart, le préfacier de cette troisième édition, la langue de Simondon est difficile : une difficulté qui, à vrai dire, n'est que le prix de l'originalité de son objet et de sa pensée. On en retient souvent tel ou tel concept, dont ceux de concrétisation ou de lignée technique sont les plus connus. Mais ces concepts sont moins intéressants en eux-mêmes que comme produits d'une certaine manière de penser. Pour moi en tout cas, ce qu'il y a d'essentiel dans l'œuvre de Simondon, c'est son double effort pour réintégrer les techniques dans l'humain et dans la culture, et pour les comprendre en partant de leur genèse. Un effort qui ne touche pas seulement les objets techniques, comme on pourrait le croire sur la foi du titre, mais qui aboutit à un réarrangement complet de notre vision des choses. Magie, religion, esthétique, science, économie, etc., aucune de nos catégories traditionnelles n'est laissée intacte par cette philosophie, si originale et si éclairante à la fois que toutes les autres par comparaison semblent paradoxales.

Cette troisième édition est encadrée par une préface de John Hart et par une postface d'Yves Deforge qui situent excellentement l'ouvrage de Simondon dans les courants de pensée contemporains sur les techniques. Cela devrait aider tous ceux qui ne connaissent pas encore ce grand classique à le découvrir à leur tour.

François SIGAUT